

Les Cahiers d'Orient et d'Occident

Lettre bimestrielle n°31 – mars/avril 2011

« Le temps qui vient du Seigneur ne naît pas du ciel étoilé »

Jacob Böhme



Tous droits réservés
2006-2011

• DOCUMENTS D'OCCIDENT

Marie-Madeleine Davy

L'AU-DELÀ DE L'OCCIDENT

Certains perçoivent le tintement d'un glas annonçant non seulement le déclin de l'Occident mais son agonie. D'autres remplacent le mot d'Occident par celui de la condition humaine. En effet, l'homme moderne, indépendamment de son origine, de sa race et de ses traditions, semble menacé. Une nouvelle idole s'impose : l'argent. Quiconque en manque, semble rayé de la carte du monde. Et dans les grandes villes, la mendicité s'étale sous la forme de nouveaux pauvres tendant la main ou la sébile. Ils quêtent parfois à la porte des magasins de luxe, à la façon des chats affamés errants dans les ruelles de Venise, proches des palais somptueux. La vie n'est plus respectée. A la fin de l'Antiquité, le gnostique Héracléon parlait des bêtes sauvages à visage humain. Ce ne sont pas les lynx qui agressent les brebis, mais des hommes qui assassinent pour quelques pièces de monnaie ou pour le simple plaisir d'exercer la torture et aussi de tuer.

Au plan économique, l'Asie s'infiltré en Occident. On pourrait plus justement parler d'une invasion. Le Japon fait recette, et la Chine perce avec aisance la muraille flottante de l'Occident ou la contourne avec succès.

A un autre niveau, la tragédie ne concerne plus seulement l'économie mais la civilisation judéo-chrétienne, enrichie par la sagesse grecque, qui, durant des siècles a fait la grandeur et la beauté de l'Occident. Ainsi les valeurs apparaissent non seulement remises en question, mais constamment bafouées. L'accélération est telle, qu'il devient impossible de retrouver des empreintes du passé. Hier s'efface. Il convient de faire appel à la mémoire pour retrouver ses traits. Mais l'inculture est devenue si totale, qu'il est aisé de nier la réalité par manque de savoir et de connaissance.

D'une autre manière l'Asie pénètre en Occident, il s'agit ici d'une marée montante, à la fois culturelle et spirituelle, sous la forme de traductions et de parutions d'ouvrages plus ou moins séduisants. En Europe et tout particulièrement en France, les métaphysiques et religions orientales s'étendent. L'ignorance de notre patrimoine est telle que leur succès s'affirme et se déploie.

Impression d'une arche devenant demeure, lors d'un déluge. D'où le *mélange* qui en résulte et l'attirance non pas en faveur d'un syncrétisme obtus, semblable à celui de l'Antiquité tardive, mais d'une pollution résultant d'un manque total de discernement. D'où la multiplicité des sectes, des groupes. Chacun veut apprendre à l'autre son propre balbutiement. Aux paumés, aux épaves, se joignent les individus de bonne volonté dont la crédulité dépasse toute mesure. C'est dans ce *mélange* que gît le drame, mais il est provisoire. L'erreur serait de jeter l'ancre dans ce qui appartient à un passage lié à la fin d'une ère.

Une lucidité, un autre regard permettent de discerner au sein de cette profusion, de cet amalgame semblable à un marais pestilentiel, une obscurité précédant une nouvelle aurore. Ce ne sont plus les tintements d'un glas que l'oreille peut ouïr, mais les carillons d'une naissance nouvelle. Une supra-conscience s'annonce ; une religion liée à l'Esprit s'ébauche. Elle est et sera de type universel. En opérant une trouée à travers les formes décadentes, l'essentiel jaillira. Et l'on comprendra que le XIX^e et XX^e siècles avec ses diverses pollutions étaient strictement nécessaires. *La révolution de l'Esprit* commence déjà à s'opérer. Les traditions et religions peuvent s'aider mutuellement en faveur de l'intériorité. Pour l'Occident, le judéo-christianisme perturbé s'affranchira des ajouts et dévoiements dont il a souffert au cours de l'histoire. Le détour par l'Orient permet de discerner la magnificence et la splendeur de notre propre héritage.

ORIENT-OCCIDENT

« Le don du matin »

Nous sommes entrés depuis une ou deux décennies dans un monde postmoderne, et une nouvelle « crise du monde moderne » s'étend désormais, et de façon accélérée, à la planète entière. Elle atteint par conséquent l'Orient, qui n'offre plus à l'Occident les mêmes ressources spirituelles, dans le contexte de mondialisation où l'économie de marché et la situation géopolitique l'ont placé. On pense, entre autres exemples, à l'Inde et à la Chine, en relation avec l'Hindouisme et la Taoïsme. Certes, comme l'estimait René Guénon, « l'Orient véritable, le seul qui mérite vraiment ce nom, est et sera toujours l'Orient traditionnel, quand bien même ses représentants en seraient réduits à n'être plus qu'une minorité. » D'un côté, cette dernière éventualité qu'il n'osait

envisager encore, au début des années 50, est devenue une réalité, et surtout rien ne paraît plus être en mesure de mettre un frein au déploiement à l'échelle de la planète de la mentalité moderne et anti-traditionnelle. D'un autre côté, tant qu'il demeurerait encore possible pour un Occidental de se tourner vers l'Orient, pour renouer avec une tradition spirituelle devenue inaccessible en Occident, comme René Guénon lui-même quittant l'Europe pour s'installer de manière définitive en Égypte, la question de la tradition occidentale se posait avec moins d'urgence. Cette question est devenue vitale pour l'homme occidental, même si nous n'ignorons pas qu'une spiritualité – la voie mystique – continue d'exister, en Occident, dans l'Église catholique, au sein de quelques ordres monastiques qui ont su la préserver, comme les Chartreux, les Carmes, et certains Bénédictins.

Il n'est plus question de désertier l'Occident pour l'Orient, il s'agit désormais, à la faveur d'une nouvelle approche de l'Orient traditionnel, *dont les représentants sont réduits à une minorité*, de renouer avec une tradition occidentale *perdue* et, si la tentative est possible, de la revivifier avec l'apport des traditions orientales. Ce que nous entendons par tradition occidentale *perdue* est l'ensemble des traditions spirituelles, des voies *initiatives*, pour les distinguer de la voie mystique, qui se sont maintenues en Occident, ouvertement jusqu'à la fin du 14^e siècle, puis de manière moins visible, jusqu'au milieu du 17^e siècle. Entre ces différentes voies qui, à côté de la voie mystique, ont donc cessé d'être « opérantes », depuis plusieurs siècles, voie hermétique, voie chevaleresque, voie théosophique, voie métaphysique, comment choisir celle qui paraîtra la plus susceptible d'une telle revivification ?

La voie mystique demeure, mais qu'en est-il des voies initiatiques ? La voie théosophique, ou *christosophique*, présente l'intérêt d'un corpus de connaissances traditionnelles qui est contenu tout entier dans l'œuvre de Jacob Böhme (mort en 1624). La voie métaphysique, depuis Maître Eckhart, est quant à elle une expérience spirituelle toujours accessible. Reste la question primordiale de l'initiation, car il n'est pas d'accès à une voie initiatique sans initiation, et pas d'initiation ni de progression possible dans ces voies, sans un maître spirituel. Certes, pour ce qui est de la voie métaphysique, en particulier, ce qu'il conviendra d'appeler métaphysique *d'intériorité*, on retiendra, selon les mots de Marie-Madeleine Davy, que « l'homme nouveau est d'abord appelé

à vivre sa solitude et à l'assumer »¹. Or, dans cette solitude, dans ce *désert*, l'homme nouveau est appelé à rencontrer son « maître intérieur ». Pour les autres voies, l'initiation est toujours à rechercher en Orient, ou auprès de maîtres spirituels occidentaux qui se sont « occultés », à la manière dont on parle, dans le chiisme, de l'occultation de l'Imam. En d'autres termes, ce maître spirituel, cet « initiateur » est à chercher là où il s'est « occulté », autrement dit dans le monde intermédiaire, entre le monde terrestre et le monde céleste, dans la Terre céleste, le *mundus imaginalis* selon Henry Corbin.

Cette Terre céleste forme elle-même le premier terme, la première étape de toute voie initiatique – elle est la Fontaine (ou la Source) de Vie, – en sorte que le maître spirituel invisible dont nous parlons est à rechercher là même où le maître visible, dans les conditions normales de l'initiation, aurait conduit son disciple. Voici sans doute ce qui est nouveau, en Occident. Nouveau aussi, certes, est l'accès illimité ou presque, pour un occidental, aux initiations orientales, comme, par exemple, dans l'ésotérisme islamique. On pourrait dès lors se demander quel intérêt présente cette tentative de revivification d'une tradition occidentale qui semble définitivement perdue. Or, la réalité contemporaine fait que ces maîtres invisibles, « occultés », *s'avancent au-devant de nous*, depuis le monde intermédiaire, pourvu que nous tournions nos regards vers la Terre céleste. C'est en ce sens que Marie-Madeleine Davy écrivait que « les secrets se cachent dans la mesure où il n'y a personne pour les découvrir. Ils deviennent perceptibles et s'offrent au déchiffrement de ceux qui possèdent le goût des mystères, qu'il s'agisse de l'Orient ou de l'Occident. » Nous avons besoin de ces maîtres « occultés » non seulement pour accéder à la Terre céleste – comme ils s'avancent au-devant de nous, allons à leur rencontre ! – et surtout pour commencer, depuis cette Terre, l'ascension vers le Divin (Dieu ou la Dêité, ou le Soi). Semnânî disait : « Il s'agit d'ouvrir l'œil du cœur pour parvenir à contempler les biens du Royaume céleste (*Malakut*) que tous les sages cherchent à atteindre dès la vie présente à travers la diversité de leurs aptitudes et de leur expérience spirituelle. »

¹ Pour Marie Madeleine Davy, la question du maître spirituel est celle du « maître intérieur », qu'elle a développée longuement dans un article du *Dossier H* consacré à René Guénon (*L'Age d'homme*, 1984) : « Aujourd'hui, l'homme est invité à s'adresser à son propre maître intérieur dans le mystère de sa dimension de profondeur. »

C'est de cela qu'il s'agit dans la voie initiatique, qu'elle soit d'Orient ou d'Occident. « Ouvrir l'œil du cœur » consistera donc à fixer ses regards sur la Terre céleste, à renoncer à ce « moi » qui forme écran entre elle et ce monde-ci, à s'en dépouiller pour que se lève le voile entre chacun de nous et un maître « occulté », afin que ce dernier ne vienne pas en vain à nos devants. Le bienheureux Henri Suso écrivait : « Le don du matin est la contemplation sans voiles de ce qui n'est pour toi ici-bas qu'objet de foi. » Accueillons par conséquent, chacun de nous, le « don du matin » !

Jean Moncelon

DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DES AMIS DE DIEU

ENTRETIEN

DU

DOCTEUR JEAN TAULER

AVEC UN MENDIANT



Il y avait un célèbre théologien qui demandait à Dieu depuis huit ans, par des prières continuelles, qu'il lui montrât un homme capable de lui enseigner la voie de la vérité. Un jour que ce désir était plus vif en lui que de coutume, il entendit une voix du ciel qui lui dit : « Sors, et va à la porte de l'église, tu y trouveras l'homme que tu cherches. » Étant sorti, il rencontra un mendiant dont les pieds étaient tout salis par la boue, et dont les habits ne valaient pas trois oboles. Il le salua en ces termes : « Bonjour, mon ami.

– Le mendiant : Je ne me souviens pas d'avoir eu un seul jour mauvais dans ma vie.

– Le docteur : Que Dieu te donne la prospérité.

– Le mendiant : Je ne sais ce que c'est que l'adversité.

– Le docteur : Eh bien ! que Dieu te rende heureux.

– Le mendiant : Je n'ai jamais été malheureux.

– Le docteur : Eh bien ! que Dieu te sauve : parle plus clairement, je ne comprends pas ce que tu dis.

– Le mendiant : Volontiers. Vous m'avez souhaité le bonjour, et je vous ai répondu que je n'en ai jamais eu de mauvais. En effet, quand j'ai faim, je loue Dieu ; si j'ai froid, s'il fait de la grêle, de la neige ou de la pluie ; que l'air soit pur ou troublé, je loue Dieu ; si je suis malheureux ou méprisé, je le loue également, et c'est pour cela que je n'ai jamais vu de mauvais jours. Vous m'avez souhaité la prospérité, et je vous ai répondu que je n'avais jamais connu l'adversité ; car je sais vivre avec Dieu, et je suis certain que tout ce qu'il fait ne peut être que très-bon. Aussi tout ce qui m'est arrivé d'agréable ou de contraire, de doux ou d'amer, je l'ai reçu de lui comme étant très-bon pour moi. Je n'ai donc jamais été dans l'adversité. Vous m'avez souhaité le bonheur, et je vous ai répondu que je n'avais jamais été malheureux ; car j'ai résolu de ne m'attacher qu'à la volonté divine, de sorte que je veux tout ce que Dieu veut.

– Le docteur : Mais que dirais-tu si Dieu voulait te précipiter en enfer ?

– Le mendiant : Me précipiter en enfer ? S'il le faisait, je l'embrasserais de mes deux bras. Avec le bras de l'humilité j'embrasserais son humanité sacrée, et sa divinité avec le bras de la charité, et je le forcerais à descendre avec moi en enfer. Or l'enfer avec lui me serait plus agréable que le ciel sans lui. »

Le docteur comprit par là que la résignation, jointe à une humilité profonde, est la voie la plus courte pour aller à Dieu.

– D'où viens-tu ? demanda-t-il au mendiant.

– De Dieu.

– Où as-tu trouvé Dieu ?

– Là où j'ai laissé toutes les créatures.

– Où est Dieu ?

– Dans les cœurs purs et les hommes de bonne volonté.

– Qui es-tu ?

– Je suis roi.

– Où est ton royaume ?

– Dans mon âme ; car j'ai appris à régler et à gouverner mes sens intérieurs et extérieurs de telle sorte que toutes les affections et les puissances de mon âme me sont soumises. Or ce royaume est assurément préférable à tous les royaumes de ce monde.

– Comment es-tu arrivé à ce degré de perfection ?

– Par le silence, la méditation et l'union avec Dieu. Je n'ai jamais pu me reposer en quoi que ce soit qui fût moins que Dieu. J'ai trouvé mon Dieu, et en lui une paix et un repos éternels. »

DE LA TRIPLE VIE DE L'HOMME,

SELON LE MYSTÈRE DES TROIS PRINCIPES
DE LA MANIFESTATION DIVINE.

CHAPITRE PREMIER²

39. Ici, ma chère âme, considère d'où viennent la lumière et les ténèbres, ainsi que la joie et la souffrance, l'amour et la haine, de même que le règne du ciel et de l'enfer, le bien et le mal, la vie et *l'enfermement* de la mort.

40. Tu dis : Dieu a créé ces choses ! Oui, en effet. Pourquoi cependant es-tu aveugle et ne reconnais-tu pas cela, si tu es la similitude de Dieu ? Pourquoi parles-tu de Dieu plus que tu ne sais, et qu'il ne t'a été manifesté ? Pourquoi fais-tu des lois des volontés de Dieu, ne les sachant nullement, puisque tu ne les connais pas ? ou pourquoi renfermes-tu ta vie dans la mort, si tu peux réellement vivre et connaître Dieu qui demeure en toi ? car tu as entendu aussi de Saint Jean, que toute chose a été faite par le Verbe.

41. Mais si Dieu est la parole qui a tout fait, il doit être dans toute chose, car un esprit n'est pas une essence faite, mais une essence engendrée en soi-même, qui a en soi-même le centre de la génération, sans quoi elle serait périssable.

42. Dès-lors le centre doit demeurer dans l'éternel opérant, sans quoi il serait passager, et là il n'y a rien de toute éternité, que seulement la parole, et la parole a été Dieu. Ainsi il doit être éternellement son propre opérant, et doit se prononcer lui-même comme une parole de foi, comme de son propre opérant : car là, où

² Traduction de Louis-Claude de Saint Martin.

il y a une parole, il y a aussi un parleur qui la prononce. Puisque c'est son père qui la prononce, et que la parole est son fils qui est prononcé du centre du père, et que le père se nomme dans son centre un feu dévorant, au lieu que le fils ou la parole est nommé une lumière de l'amour, humilité, douceur, pureté, sainteté, et que le père de la parole est ainsi appelé et connu dans toute l'Écriture. C'est à nous de considérer le bouillonnement du feu dans le centre du père, puisque le père et la parole sont une seule chose, seulement sous deux formes, et que la colère ainsi que l'abyme de l'enfer demeure dans le centre du père ; car Saint Jean dit : De et par lui toutes choses ont été faites, et sans lui rien n'est fait.

43. Car lorsque la parole voulut créer, et le père par la parole, il n'y avait alors aucune matière dont il pût opérer. Car tout était un rien, ni bon, ni mauvais, ni lumineux, ni ténébreux ; mais le centre y était, et c'était l'éternelle volonté, et le père est le centre, et la volonté est son cœur ; son fils, sa parole. C'est là seulement l'éternel Être, et le lien qui s'opérait soi-même ; et là cependant on ne peut pas saisir ainsi la divinité, puisque l'être donne une différence et brille en deux principes ; c'est pourquoi nous voulons vous exposer la base telle qu'elle nous est certainement connue.

44. Et l'objet et le but de notre écrit est que vous voyez combien vous êtes aveugles et combien vous agissez sans lumière, lorsque vous faites tant de dissertations sur les écrits des saints, au sujet de l'être et de la volonté de Dieu, et que cependant vous ne le connaissez pas.

45. Vous vous poursuivez, vous vous injuriez, vous vous outragez les uns et les autres ; vous faites des guerres et des insurrections, vous dévastez des pays et des nations par rapport à la vraie connaissance de Dieu et de sa volonté ; et cependant relativement à Dieu, vous êtes aussi aveugles que des pierres. Vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, quoique vous soyez si furieux et que vous combattiez au sujet de Dieu, qui est le créateur, le conservateur et le soutien de toutes choses, qui dans tout est le centre. Vous combattez au sujet de sa lumière, qui, cependant, ne brille jamais dans la colère et la méchanceté, mais qui sort de son centre dans le doux amour et dans l'humilité. Ainsi vous êtes insensés et furieux, et vous pensez que vous l'avez ainsi sur votre langue dans les combats de la méchanceté ; vous ne l'avez pas, mais seulement l'histoire des saints, qui ont eu la lumière brillante de son propre centre ; c'est pour cela qu'ils ont parlé de l'Esprit saint qui sort de la lumière. Mais vous prenez leurs paroles et le centre de

votre cœur est fermé, il marche et court dans les quatre formes de la méchanceté.

46. Je veux donc vous montrer la base des deux éternels principes sortant d'un centre, afin que vous puissiez voir comment vous courrez dans le règne du démon, pour que peut-être vous vous retourniez, que vous abandonniez votre orgueil, que vous entriez en vous-mêmes, et qu'ainsi vous obteniez le suprême et éternel bien.

47. Je veux vous montrer ce que nous sommes dans le corps et dans l'âme, ce que c'est que Dieu, le ciel et l'enfer ; ne prenez pas ceci pour des bagatelles, car cela se confirme (et se prouve) dans toutes choses, et il n'y a rien de trop petit où ceci se manifeste ; seulement ne vous aveuglez pas dans vos ténèbres avec votre pitoyable orgueil. Recherchez la base de la nature, éprouvez toutes choses et ne marchez pas en insensés d'après les lettres nues de l'histoire, et ne faites point ainsi des lois aveugles d'après votre obscurité, avec lesquelles vous vous poursuivez les uns et les autres ; en cela vous êtes plus aveugles que les Payens.

48. Recherchez le cœur et le sens des Écritures, de manière qu'il naisse en vous et que vous sentiez ouvrir en vous le centre de l'amour divin ; vous pourrez alors reconnaître Dieu et parler de lui avec justesse ; car historiquement personne ne peut se nommer maître et savant dans l'Être divin, mais par l'Esprit saint qui brille dans un second principe dans le centre de la vie de l'homme, et reluit à celui qui cherche sérieusement et avec droiture. Comme le Christ nous recommande de frapper et de chercher son père, c'est-à-dire au centre de la vie avec une humilité franche, sincère et pleine désirs, c'est par là que nous trouverons.

49. Car personne ne peut reconnaître Dieu pour son maître, le chercher et le trouver sans le Saint-Esprit qui sort d'un cœur humble et cherchant, et éclaire l'âme afin qu'elle éclaire les sens, et que le désir se tourne vers Dieu. Celui-là seul trouve la chère Vierge de la sagesse de Dieu qui le conduit par le droit sentier, et l'amène aux eaux fraîches de l'éternelle vie et ranime son âme. Ainsi croît le nouveau corps de l'âme en Christ ; ce dont nous traiterons profondément par la suite.

50. Nous rappelons au lecteur qui cherche et qui aime Dieu, de reconnaître ceci comme venant de Dieu, afin qu'il ne se laisse pas dérober son âme et sa pensée, jusqu'à chercher la pure divinité seulement au-dessus des étoiles, comme demeurant seul dans un

ciel d'où il règne dans ce monde par son seul esprit et sa puissance, de même que le soleil demeure dans une haute profondeur, et opère par ses rayons en tout lieu et dans tout le monde. Non.

51. La pure divinité est par-tout, entièrement présente en tous les lieux et dans toutes les régions : par-tout est la naissance du triangle en un seul être, et le monde angélique atteint à toutes les régions où s'étend ta pensée, de même que dans la terre, les pierres et les rochers. Ainsi l'enfer et le royaume de la colère de Dieu est aussi par-tout.

52. Car le royaume fougueux, dans la colère des ténèbres, est au centre, et conserve son bouillonnement et son régime dans les ténèbres, et la divinité sort en soi-même dans le centre, et lui fait une joie en soi-même qui est impénétrable et incompréhensible aux ténèbres, car elle ouvre un autre principe.

53. Car la parole éternelle est l'éternelle volonté, et une cause de l'éternelle nature ; et l'éternelle nature est l'éternel Père, dans lequel toutes choses sont créées par la parole (entendez dans l'éternelle nature) ; et si l'éternelle volonté ne puisait pas en soi une seconde volonté de sortir en soi-même (comme une lumière brillante brûle hors d'une bougie, et ne s'éloigne pas de la bougie) le père serait seul, et *un* profond *ténèbre* ; et aussi ce monde, ou le troisième principe, n'aurait pas pu être créé.

54. Mais, si le Père contient en soi dans son essence l'éternelle nature, et est l'éternelle volonté elle-même, et engendre de soi une seconde volonté qui , dans la première éternelle volonté (qui est le Père) ouvre le principe de la lumière dans lequel le Père avec l'éternelle essence devient aimable, joyeux, clair, paisible, dans son éternelle volonté, originelle, alors le Père n'est point dans le bouillonnement des ténèbres ; car la volonté recomposée qui sort du centre et disperse les ténèbres, est son cœur, et demeure en soi-même et éclaire le Père ; et cette volonté est la parole de l'éternel Père, qui est engendrée de l'éternelle essence, et est à juste titre une seconde personne, et elle demeure en soi-même dans les essences du Père ; et c'est la lumière du Père, et cette parole ou volonté a créé toutes choses, entendez de l'essence du Père, car elle est l'éternelle Toute Puissance, puisqu'elle ne peut pas être atteinte par l'éternelle essence ; car elle disperse l'éternelle essence et demeure en soi-même et brille hors de l'essence ; et cependant il arrive qu'elle ne peut pas plus s'éloigner de l'essence que la clarté ne s'éloigne du feu.

SAINT-MARTIN

LE

PHILOSOPHE INCONNU

Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg
1788-1791

La première, la plus grande place dans les affections spirituelles de Saint-Martin, fut prise par Madame de Bœcklin³ ; c'est à elle qu'il aime à rapporter le plus fécond événement de sa vie d'études, la connaissance du théosophe de Gœrlitz. Et de même qu'il mit le célèbre philosophe teutonique au-dessus de tous ses autres maîtres, il mit madame de Boecklin au-dessus de toutes ses autres amies. D'après mes notes, il a donné trois fois son portrait ; et je viens de nommer celle des trois personnes qui a reçu de sa main la charmante gouache aux traits fins et inspirés que j'ai recueillie. Madame de Bœcklin est la seconde ; mais je dois dire que, dans la pensée de Saint-Martin il n'y avait pas de comparaison possible entre elle et les deux autres. La place que cette aimable Allemande occupait dans son âme est, je crois, unique même dans l'histoire du mysticisme. Du moins je n'y connais pas d'autre Égérie qui ait été l'objet, de la part d'un théosophe, de sentiments aussi élevés, rendus dans des termes aussi vifs que le sont ceux de Saint-Martin parlant de Madame de Bœcklin.

³ « Allemande bien-née, très-instruite, portant avec honneur et avec un grand air, avec l'air de son caractère un peu impérial, un des beaux noms de l'Alsace, belle encore, elle joignait à ces avantages tous les attraits de la bonté la plus aimable et la plus aimante. Mais elle se fût bien gardée de nourrir une passion dont elle connaissait les violences et les châtements par la vie du frivole époux dont elle était séparée, et dont elle avait à commander les respects par sa conduite. Sa position était difficile. Protestante de naissance et devenue catholique par des considérations de famille, elle sut, avec toute la délicatesse de tenue que donnent le monde, l'étude et le sexe, concilier les égards dus aux prêtres qui la dirigeaient avec les convictions évangéliques qu'elle gardait. Je vois dans ces lettres qu'elle s'accorda fort bien, avec les goûts de mysticité qu'elle avait pris, les habitudes d'une grande liberté d'esprit. Elle se nourrissait de Jacob Bœhme, et traitait le théosophe Salzmann comme un maître vénéré. »

Il la célèbre tantôt d'une façon attentivement choisie, tantôt héroïquement familière. C'est elle qui est *ma B.*

Dès le début de sa note sur Strasbourg, il dit sur les noms qu'il veut fixer dans sa mémoire : « Le nom de ma chère B. est à part de tous ces noms. » Et dès le début de leur liaison son amie B. est son oracle. « Ma B. me fit consulter la cordonnière Westermann, lors de l'aventure romanesque. » Ces deux lignes sont, à la vérité, tout ce que Madame de Bœcklin obtient de lui dans cette note. Mais si Strasbourg est pour lui la ville de France par excellence et son paradis, c'est grâce à Madame de Bœcklin. Et s'il regarde comme un malheur, comme une catastrophe, d'être arraché de Strasbourg, c'est qu'il lui faut se séparer de Madame de Bœcklin. On ne saurait le dire mieux qu'il ne le fait : « Un des traits de celui qui n'a cessé de me combattre (on verra qui), est ce qui m'arriva à Strasbourg en 1791. Il y avait trois ans que j'y voyais tous les jours mon amie intime ; nous avons eu depuis longtemps le projet de demeurer ensemble sans avoir pu l'exécuter ; enfin nous l'exécutons. Mais au bout de deux mois, il fallut quitter mon paradis pour aller soigner mon père. La bagarre de la fuite du roi me fit retourner de Lunéville à Strasbourg, où je passai encore quinze jours avec mon amie ; mais il fallut en venir à la séparation. Je me recommandais au magnifique Dieu de ma vie pour être dispensé de boire cette coupe ; mais je lus clairement que, quoique ce sacrifice fût horrible, il le fallait faire, et je le fis en versant un torrent de larmes.

« L'année suivante, à Paques, tout était arrangé pour retourner près de mon amie, une nouvelle maladie de mon père vient encore à point nommé arrêter tous mes projets... » (Port., 187.)

À suivre

DÉDICACE AU LECTEUR

Prêter sa voix, ici, ne suffit plus : du bord des lèvres, de la bouche profonde ou bien du cœur. Prêter son sang, ici, ne suffit plus, ni son intelligence. – Et qui prête son âme ?... Car ce n'est plus le secret d'un langage qu'il faut ici pénétrer, mais le mystère d'un esprit.

Refaire ainsi tout le même chemin, astre entre les étoiles. Refaire encore tout le même combat, aussi muet, aussi sanglant, et pratiquer semblablement d'identiques effrois ; passer les blancs abîmes aussi, et l'épouvantement des abrupts assauts de la même lumière, éblouissante et nue ; connaître ce silence, oh ! glacial, dans les plis des viscères et dans les plis du ciel : front contre front de la douleur et de la joie. Et cette incandescence du génie, oh !

solitude !... et le fer rouge au fond de soi de cet unique amour, ô présence !... oh ! absence ! Et tous les feux brillants et durs, le féroce incendie des gels de la désolation : ce long hiver quarantenaire de la démence où le grand geste des éclairs passe encore, et le vol invisible des oiseaux de la lucidité.



On ne dira jamais, étant homme, s'il fut frappé par la folie comme on est frappé d'une grâce, ou si c'était d'un châtiment. Qui sait ? Car Hölderlin est le plus grand. Et peut-être, à cause de cela, infiniment sacrilège. Ni humble ni royal, mais assis beaucoup plus près de tous de cette source divine de la parole, là-haut, au-dessus des langages. – Et seul.

S'il écrit en allemand une sorte de sanscrit mystérieux, une langue d'où, finalement, toute grammaire est absente et le vocabulaire calciné, c'est qu'il est à cette source même de devant les langages, au saint des saints de la parole, aux lieux exacts de cet ouragan par où l'éternité débouche dans le temps comme le Verbe s'est fait Chair. Or, quelles que soient ses voies connues et inconnues, la pensée humaine en son langage humain est une oxidation : de l'infini, de l'éternité, ou des choses. Une oxidation du bonheur. Une boue. – Mais point telle où c'est la chose même qui s'élanche en liberté, avant ses mots ou son image, pour nous jaillir en plein visage, en plein cœur, nous éclaboussant de beauté ; c'est alors notre sang infatigable dans la nuit du corps qui le reçoit, la reconnaît et la prend pour sa nourriture, lui qui brasse et qui charrie en nous, à notre insu, le sens immense retenu, secrètement, de tous les âges : ce sang taciturne et violent qui chemine en avant, toujours, dans le sens de l'esprit.

L'enfance, oh ! la rugueuse enfance où cet apollinien déjà se déchirait ; l'adolescence dure et le refuge, un peu, de l'amitié ; puis la maturité, lentement, où s'impose la poésie, sœur de la pauvreté, sur cette vie qui soudain s'illumine de tous les soleils du bonheur :

Diotima ! Mais Diotima mariée, qui « appartient » à un autre ! C'est la séparation voulue, comme pour sauver cet amour, la cendre affreuse de l'absence. L'amour est là, pourtant, soleil profond. Puis c'est la mort. Tout s'éteint. La mort de la bien-aimée, apprise au loin, qui coïncide avec l'éclatement de cette conscience comme au suprême point d'incandescence éclate un météore. On était en 1802, mais qu'importe ! Il est absurde de chercher dans le dessin extérieur d'une vie quelque explication que ce soit : ce ne sont que les lieux de passage où se reconnaît son élan. Son sens intérieur. Il est absurde, dans toute « Histoire », de vouloir découvrir autre chose que la dominciliation singulière d'une précise Providence – alors que nous possédons l'œuvre : cette chair où l'esprit sans cesse recommence.

Homme et poète, Hölderlin est là.

Armel Guerne

• DOCUMENTS D'ORIENT

TRAITÉS MYSTIQUES D'ABOU ALI AL HOSAIN B. ABDALLAH B. SINA, OU D'AVICENNE. Texte arabe publié d'après les manuscrits du Brit. Muséum, de Leyde et de la bibliothèque Bodleenne avec l'explication en français, par M. A. F. Mehren. 1^{er} fascicule, l'Allégorie mystique Hây ben Yaqzân. Leyde, Brill., 1889.

En 1889, à l'occasion du huitième congrès international des orientalistes, M. Mehren a publié le premier fascicule des traités mystiques d'Avicenne qui forme le sujet de cette notice.

Avicenne s'était servi, dans son traité sur le destin, du nom allégorique *Hây ben Yaqzân*, qui signifie littéralement « vivant, fils du vigilant », pour désigner l'intellect actif, l'émanation de l'Être suprême⁴. Cédant aux instances de ses amis qui lui avaient demandé de composer un traité à part, contenant une explication de la nature spirituelle de cet être mystérieux, le philosophe arabe décrit une rencontre qu'il eut avec celui-ci : « Pendant mon séjour dans mon pays, je me sentis disposé à faire avec mes amis une petite excursion aux lieux de plaisance du voisinage, et en me promenant, je rencontrai un vieillard qui, malgré son âge avancé, était plein d'une ardeur juvénile, sans être courbé ni blanchi par les ans ; au contraire, la vieillesse lui avait donné une splendeur éblouissante. Saisi d'un désir irrésistible de l'aborder et d'entrer en conversation à

⁴ Cf. Henry Corbin, *Avicenne et le récit visionnaire*, Berg International, 1979.

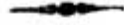
avec lui, je m'adressai à lui avec mes compagnons et, après les salutations ordinaires, j'entamai la conversation en lui demandant de me faire connaître la situation dans laquelle il se trouvait, ses vues générales, son métier, enfin son nom, sa famille et son pays. « Quant à mon nom et ma famille, me répondit-il, je m'appelle Hây ben Yaqzân, et ma ville natale est Jérusalem ; quant à mon métier, il consiste à errer dans toutes les régions de la terre en suivant toujours la direction donnée par mon père, qui m'a confié les clefs de toutes les sciences et m'a guidé sur les sentiers de toutes les contrées du monde jusqu'à ce que j'aie atteint les confins les plus reculés de l'univers. »

Voici le sens de cet exorde selon M. Mehren : « Pendant le séjour de l'âme dans mon corps, je me sentis saisi du désir, guidé par mon imagination et mes sens extérieurs et intérieurs, d'examiner les intelligibles, les plus accessibles à ma force intellectuelle ; ainsi plongé dans mes méditations, je réussis à me trouver en contact avec l'intellect actif, dont j'ai éprouvé depuis bien longtemps les effets salutaires, et qui m'a conservé jeunesse et vigueur inaltérées. Enhardi par l'homogénéité de notre nature, j'osai l'aborder et entrer en conversation avec lui et soumettre mes sens intérieurs à la réception de la grâce divine émanant de son être. Ainsi encouragé par sa bienveillance et disposé à recevoir ses communications, je commençai à examiner sa nature sublime, exemple de toute l'impureté de la matière et pourtant, dans un certain sens, liée au monde matériel et à ses propriétés essentielles. La vie comprenant les deux conditions nécessaires du développement intellectuel, les sens et le mouvement, il s'appelle lui-même *Hây*, c'est-à-dire « le vivant », et en ajoutant *ben Yaqzân*, c'est-à-dire « fils du vigilant », il indique qu'il tire son origine d'un être plus élevé que lui, l'Être suprême, toujours vigilant, qui n'a pas besoin de repos. Sa ville natale est la sainte cité de *Jérusalem*, purifiée de toute souillure mondaine. Son état est de parcourir les régions de la plus haute intelligence pour pénétrer dans l'essence de son père céleste, qui lui a confié la science de toutes les formes et lui a révélé leur mystère par l'intuition instantanée, bien différente de la conception ordinaire de l'homme. »

L'auteur désire accompagner le vieillard dans son voyage, mais celui-ci répond qu'avant tout il devra asservir ses compagnons inséparables qui sont l'imagination, l'irascibilité et la concupiscence charnelle. Bien soumis, ils pourront lui être utiles, mais s'ils le dominant, ils le mèneront à la ruine. Encore la route lui sera-t-elle difficile et il se trouvera souvent arrêté pendant le voyage, à moins qu'il ne réussisse à se séparer pour toujours de ce monde, en renonçant à la société de ces compagnons. Or il ne pourra devancer

le terme fixé par Dieu. Puis le vieillard lui fait la description du voyage qui, par le monde de la matière, conduit à celui des essences éternelles. La forme de l'allégorie semble être empruntée au voyage d'al-Khadir avec Moïse et au roman d'Alexandre *dhou-l-quarnain*.

M. J. de Goeje



LES ANIMAUX⁵

CHAPITRE V. – *Éloge du cheval.*

Quand l'homme eut entendu les paroles du lièvre, il lui dit : « Garde le silence ; tu as fortement critiqué le cheval, mais tu n'aurais pas énoncé ces absurdités si tu avais su que le cheval est le plus excellent des animaux. Il est le fidèle associé de l'homme, et il a des qualités précieuses et inappréciables. Sa forme est belle, ses membres sont bien proportionnés, sa stature est de belle apparence ; il a beaucoup d'instinct ; il a un magnifique pelage ; il a des sens parfaits ; il est léger à la course, obéissant à son cavalier ; il se tourne, à son gré, à droite, à gauche, devant, derrière, enfin là où on veut qu'il aille ; il ne se refuse pas aux plus grandes fatigues. Il est si poli que, lorsqu'il a un cavalier sur son dos et que sa queue vient à être souillée par la boue ou mouillée par l'eau, il ne l'agite pas, dans la crainte d'éclabousser son maître. Il a la force de l'éléphant, car il galope le dos chargé d'un cavalier armé de casque, de bouclier, de cuirasse, avec la bride, le mors et une armure de cinq cents *manns*. Il est si patient et si endurant que dans les combats il reçoit sur sa poitrine, sans se plaindre, les blessures des coups de lance. Il est si rapide dans sa course que le vent n'arrive pas à la poussière que ses pieds soulèvent. Il a la démarche du taureau, et il s'élanche comme le léopard. Si le cavalier fait un pari à son sujet, il se met à galoper avec vitesse, et fait parvenir son cavalier au but avant ses compétiteurs. Dans quel autre animal ces belles qualités se trouvent-elles ? »

« On doit néanmoins convenir, dit le lièvre, qu'avec toutes ces belles qualités, le cheval a un grand défaut qui les obscurcit toutes, c'est qu'il est très-sot et fort stupide. Il ne distingue pas son ami de son ennemi. S'il a un ennemi sur son dos, il lui obéit, et il assaille et

⁵ Garcin de Tassy, extrait de l'ouvrage arabe intitulé : *Cadeau des frères de la Pureté* (*Tuhfat ikwân issafâ*)

attaque même, d'après l'impulsion de cet ennemi, celui chez qui il est né et chez qui il a été nourri toute sa vie. Il est, sous ce rapport, pareil à l'épée, qui est sans cœur, et qui ne fait pas de distinction entre l'ennemi et l'ami, qui coupe aussi tranquillement le cou de son maître et de celui qui l'a fabriquée que de son ennemi et de son adversaire, ne faisant aucune distinction entre eux.

« Cette disposition existe aussi chez les hommes ; car le père et la mère, le frère et la sœur et les autres parents sont en inimitié ; et il n'est sorte de fourberie et de trahison qu'ils n'emploient l'un envers l'autre. La même conduite qu'ils tiennent avec leurs ennemis, ils la tiennent envers leurs proches. Dans leur enfance ils têtent le lait de leur mère, ils sont élevés sur ses genoux, et lorsqu'ils arrivent à la jeunesse ils en deviennent l'ennemi ; de même qu'ils boivent le lait des animaux et qu'ils se font des vêtements de leur peau et de leur poil, et que néanmoins ils tuent ces mêmes animaux, les écorchent, les éventrent et les mettent sur le feu, oubliant entièrement, dans leur insensibilité et leur cruauté, le bien et les avantages qu'ils en ont retirés. »

Lorsque le lièvre eut terminé ses paroles de blâme contre l'homme et le cheval, l'âne lui dit : « Assez de critique ; quel est l'individu auquel Dieu a départi d'excellentes qualités et qu'il n'a pas privé d'une qualité spéciale ? quel est celui qui est dépourvu de toutes les qualités et auquel Dieu n'a pas accordé une qualité qu'il a refusée aux autres créatures ? Personne dans le monde ne possède tous les mérites et toutes les excellences. Les bontés de l'Être généreux et indépendant ne se bornent pas à une seule espèce. Ses bienfaits se répandent sur tous, mais sur quelques-uns avec abondance et sur d'autres avec parcimonie. Celui à qui Dieu a accordé le commandement, a aussi empreint sur son corps le stigmate de l'esclavage. Quelle dignité n'a-t-il pas donnée au soleil et à la lune ? lumière, splendeur, grandeur, élévation : ces excellences et ces prérogatives sont telles que quelques peuples ont, par ignorance, pris pour leurs dieux ces astres ; et toutefois ils ne sont pas à l'abri des éclipses, ce qui est une marque, d'après les gens intelligents, que ces êtres ne sont pas dieux, puis, qu'ils s'obscurcissent et se cachent. Dieu a donné de la même manière de l'éclat aux étoiles ; mais il disparaît par l'effet de la lumière du soleil, et nuit et jour elles opèrent leur course, afin de montrer qu'elles ne sont que des créatures. Tel est la condition des jinns, des hommes et des anges. Si quelques-uns d'eux ont de grandes qualités, ils ont de petits défauts. La perfection n'est qu'à Dieu ; et à nul autre. »

Lorsque l'âne eut fini de parler, le bœuf prit la parole en ces termes : « Il faut que l'être à qui Dieu a accordé des faveurs qu'il n'a pas données aux autres créatures, en témoigne sa reconnaissance en

les y faisant participer. Ainsi Dieu a rendu le soleil lumineux ; mais il fait jouir le monde entier de son éclat, et il n'en est avare envers personne. Il en est de même de la lune et des étoiles, qui éclairent aussi le monde à leur manière, sans favoriser personne en particulier. Il faut donc que les hommes, que Dieu a comblés de ses bienfaits, soient généreux envers les animaux et les traitent avec bonté. »

Le bœuf n'eut pas plus tôt fini de parler que tous les animaux, grinçant des dents et pleurant, se mirent à dire : « O roi juste, aie compassion de nous et délivre-nous de la tyrannie et de l'injustice des hommes ! » En entendant ces plaintes amères, le roi se tourna du côté des savants et docteurs d'entre les jinns qui étaient présents, et il leur dit : « Avez-vous entendu l'exposition des animaux au sujet de la tyrannie de la cruauté et de la méchanceté des hommes ? – Oui, répondirent-ils, nous l'avons entendu ; et tout ce que les animaux ont dit est vrai. Le jour et la nuit en sont témoins, leur injustice n'est cachée à aucune personne intelligente et sérieuse. C'est pour cela que les jinns eux-mêmes ont quitté les pays que les hommes habitent et se sont réfugiés dans les bois et les forêts, ou sont allés se cacher dans les rochers et les montagnes, dans les rivières et les mers, et ont tout à fait renoncé, à cause des actes iniques et du mauvais naturel des hommes, à vivre dans des villes. Aux lieux mêmes où ils se sont réfugiés, ils ne sont pas à l'abri de leur méchanceté. Les hommes ont de nous une si mauvaise idée et une telle défiance que, si un enfant, une femme, un homme tombe malade ou devient imbécile ou fou, ils prétendent que c'est dû à un jinn ou à son ombre. Ils sont toujours dans l'appréhension relativement à nous et cherchent à se préserver de nos malices. Toutefois on n'a jamais vu un jinn tuer un homme, ni même le blesser, enlever ses vêtements, ou le voler d'une manière quelconque ; percer le mur d'une maison pour y dérober, couper la poche ou déchirer la manche de quelqu'un (pour le voler) ; briser la serrure d'une boutique, frapper un voyageur, se révolter contre un roi, se livrer au pillage, emprisonner quelqu'un. Mais les défauts des hommes sont tels, qu'ils cherchent jour et nuit à se faire du mal l'un à l'autre sans en éprouver du regret, ni même en avoir la conscience. »

Après ce discours l'appariteur (chobdâr) annonça que l'audience était terminée, et que chacun devait se retirer en sa demeure et revenir le lendemain matin.

A suivre

• LIBRES DESTINATIONS



Kangchenjunga, vue prise de Tonglu.

Lettres de Darjeeling

Si je n'étais découragé par le souvenir des admirables descriptions qu'on peut lire dans *Plain Tales of tire Hills*, j'aimerais dépeindre ces paysages, qui sont parmi les plus majestueux de la terre. Que vous dire, en effet, de la course elle-même ? [...]

Les étapes ? Ghum et son monastère, sur la route de Darjeeling (2.100 m.) à Siliguri ; Kalapokri et son curieux marché ; Mani Bhanjyang, sur la frontière népalaise. De là, le sentier s'élève vers Tonglu (3.070 m.), puis suit la crête de Singalila jusqu'à

Sandakphu (3.635 m.), pour redescendre légèrement, après un long parcours en palier, sur Phalut (3.588 m.), non loin du Sikkim. Si l'on revient par le même itinéraire, il est suffisant de gagner Sandakphu et de faire quelques kilomètres en direction de Phalut. Au-dessus du bungalow de Sandakphu, une petite éminence (3.700 m. env.) offre un panorama dont l'amplitude confond l'imagination.

La montée, lente, avec de brusques et profondes ruptures de niveau, s'est poursuivie durant deux jours. Nous avons d'abord marché « sous les déodars », ces cèdres qui servent de décor à plus d'une histoire de Kipling. Puis, dans les vallées qui allaient s'approfondissant, les rhododendrons géants se sont épanchés sous la brume en masses incertaines. Il en est dont la hauteur atteint 12 mètres et qui ont près de 1 m. 50 de tour ; mais ils ne fleurissent qu'en mai, comme les magnolias, leurs rivaux en beauté. Parfois, le sentier serpente dans une jungle de bambous, coupée de larges clairières où s'élèvent des arbres immenses qu'enchaînent des lianes. Sous leur enchevêtrement, je remarquai deux orchidées ; leurs pétales, déjà fripés par les premières gelées, prenaient, à travers le soleil, des lueurs violettes de vitrail. De toute cette végétation montait une odeur de mousses humides et de chaude fécondité ; les colossales forêts himalayennes doivent leur exubérance à la double action du soleil tropical et des pluies torrentielles de la mousson du Sud-Ouest.

Sur les parties découvertes de la crête s'espacent de misérables hameaux : deux ou trois masures aux toits de chaume, recouverts de perches croisées pour résister aux sauvages vents d'hiver. Une herbe courte y nourrit quelques vaches. Là vivent des Népalais, au large couteau passé dans la ceinture. Les femmes accrochent à leur narine gauche un disque d'or qui se rabat contre la joue.

Le sentier, jalonné par les bornes-frontières blanchies à la chaux, est très fréquenté par le peuple des « Collines » : Népalais, Lepchas, Lopas, tous portant une hotte rappelant celle de nos paysans savoyards. Un mendiant, se jetant à mes pieds, baisa la poussière de mes souliers. Des Tibétains cessèrent d'égrener leur chapelet pour me saluer cérémonieusement, tirant la langue et élevant les mains, pouces dressés.

« Devant les hameaux, au sommet des rochers solitaires, entre les squelettes d'arbres foudroyés (c'est ici le « Pays du Tonnerre », Dorje-ling), palpitent des oriflammes blanches consacrées aux dieux.

Les dieux ! Leur présence est ici manifeste, comme sur tous les hauts lieux du monde. Les hommes y seraient-ils plus proches d'eux ? Tout en cheminant, l'esprit hanté par l'Asie, je me rappelais une réponse admirable du Lama de Tashilumpo, lors d'une

audience accordée par ce suprême pontife du Tibet dans un palais de Pékin, aux toits couleur de turquoise. A l'un de nos compagnons, demandant si l'homme est plus près des dieux sur la cime des montagnes que dans les plaines, le Panchen Rimpoche, après s'être recueilli, avait déclaré, grave : « Quand l'homme a le cœur pur, il est toujours près des dieux... »

Jean Escarra

● PUBLICATIONS

- Ruusbroec l'Admirable, *La Pierre brillante*, traduction et commentaire par Max Huot de Longchamp (o.c.d.), suivi de *L'Ornement des Noces spirituelles*, traduction de 1606 par un chartreux de Paris, Centre Saint-Jean-de-la-Croix / Éditions du Carmel, 2010.
- Jean Tauler, *Le Livre des Amis de Dieu ou les Institutions divines*, traduit de l'édition latine de Sirius par Edmond-Pierre Noël et présenté par Rémy Vallejo, Arfuyen, 2010. Nous renvoyons au communiqué de presse des éditions Arfuyen, en ligne sur le site : <http://www.arfuyen.fr> ainsi que sur le site des Cahiers d'Orient et d'Occident : <http://www.moncelon.fr>.
- *Vers la Tradition*, n°122.



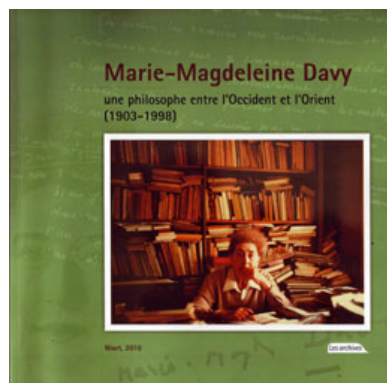
La couverture du dernier numéro de *Vers la Tradition* ne pouvait manquer d'attirer mon attention : elle porte la reproduction d'une gravure que j'ai moi-même *travaillée* depuis l'original, pour la publier en ligne en 2007, à l'occasion du centenaire de la naissance de Rulman Merswin. Si elle renvoie à une page de la revue intitulée : un « Ami de Dieu » (76), il n'est aucunement fait mention de son origine. Et, comme cette page

annonce un article à venir sur le thème des amis de Dieu, il est à craindre que celui-ci puise, sans la mentionner, dans la documentation mise en ligne à l'adresse suivante : <http://ileverte.moncelon.fr>, – à laquelle nous renvoyons dès à présent les lecteurs des *Cahiers d'Orient et d'Occident* et ceux de *Vers la Tradition*. La spiritualité des Amis de Dieu reste le patrimoine de tous, cela n'empêche pas de rendre aux uns et aux autres le bénéfice de leur travail.

SOMMAIRE DES NUMEROS 25 A 30

- **Numéro 25** (mars - avril 2010)
De l'Orient intérieur : "L'Origine", par Jean Moncelon.
Documents d'Orient et d'Occident : Auguste Jundt, "Les amis de Dieu de la Haute Allemagne", extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879. HOMMAGE A ARMEL GUERNE : "Armel Guerne et la science de Novalis", par Jean Moncelon. "Quatre chants", extraits de Chardin, *Voyage de Paris à Ispahan*, 1811. **Libres destinations :** Comte de Corberon, "Pèlerinage aux grottes d'Homère", 31 octobre 1829.
- **Numéro 26** (mai - juin 2010)
De l'Orient intérieur : "Le Mont spirituel", par Jean Moncelon. **Documents d'Orient et d'Occident :** Auguste Jundt, "Les amis de Dieu de la Haute Allemagne", extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879. Margaretha Ebner : "Oraison". "Trois chants", extraits de Chardin, *Voyage de Paris à Ispahan*, 1811. *Manou*, par Louis Jacolliot, 1876. **Libres destinations :** "De la Perse à l'Iran" (extraits), par Vincent-Mansour Monteil. CR de Jacques Keryell, "Mary Kahîl, Une grande dame d'Égypte", 2010.
- **Numéro 27** (juillet - août 2010)
De l'Orient intérieur : "Rulman Merswin et les Neuf rochers", par Jean Moncelon. **Documents d'Orient et d'Occident :** Auguste Jundt, extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879. Xavier Marmier, "Au Thuringerwald", 1833. *Manou*, extrait, par Louis Jacolliot, 1876. **Libres destinations :** Paul-Émile Botta, *Relation d'un voyage dans le Yémen*, Paris, 1880. Dar el Salam, un "centre grec-catholique", suite du CR de Jacques Keryell, "Mary Kahîl, Une grande dame d'Égypte", 2010.
- **Numéro 28** (septembre - octobre 2010)
De l'Orient intérieur : « L'Alborz », par Jean Moncelon. **Documents d'Orient et d'Occident :** Auguste Jundt, extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879. A. Matter, « Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg (1788-1791) ». Nadj oud Din Bammate, « La nuit du Destin », 20 juin 1984. *Manou*, extrait, par Louis Jacolliot, 1876. **Libres destinations :** Paul-Émile Botta, *Relation d'un voyage dans le Yémen*, Paris, 1880. CR de Joseph Czapski, *Souvenirs de Starobielsk*, 1945.

- **Numéro 29** (novembre - décembre 2010)
Documents d'Occident : Auguste Jundt, « Les amis de Dieu de la Haute Allemagne », cinquième extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879. Jacob Böhme, chapitre premier de *La Triple vie de l'homme* & Lettre à Christian Bernhart (extrait), 1619. « Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg (1788-1791) » (suite), par A. Matter, Paris, 1862. **Documents d'Orient** : « Les animaux », Garcin de Tassy, extrait de l'ouvrage arabe intitulé : *Cadeau des frères de la Pureté (Tuhfat ikwân issafâ)*. **Libres destinations** : Adalbert Stifter, extrait de *Cristal de Roche (Bunte Steine)*. **Publications** : Adalbert Stifter, Corinne Bayle, János Darvas, Armelle Dutruc & Marie-Madeleine Davy.
- **Supplément au Numéro 29** des *Cahiers d'Orient et d'Occident* : Armelle Dutruc, "Marie-Magdeleine Davy, Une philosophe entre l'Orient et l'Occident".



- **Numéro 30** (janvier - février 2011) : **Documents d'Occident** : Marie-Madeleine Davy, "Orient-Occident", 1958. Ruysbroeck, "Les amis secrets et les enfants mystérieux", extrait de *Rusbroeck l'admirable*, Paris, 1869. Auguste Jundt, « La langue de l'Ami de Dieu de l'Oberland », sixième extrait des *Amis de Dieu au quatorzième siècle*, Paris, 1879. Jacob Böhme, chapitre premier de *La Triple vie de l'homme* & Lettre à Abraham von Falckenheim (extrait), 1619. « Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg (1788-1791) » (suite), par A. Matter, Paris, 1862. **Documents d'Orient** : « Les animaux », Garcin de Tassy, extrait de l'ouvrage arabe intitulé : *Cadeau des frères de la Pureté (Tuhfat ikwân issafâ)*. **Libres destinations** : *Voyage de Charles Nernst dans l'île de Rügen*, Düsseldorf, 1800.
- **Supplément au Numéro 30** des *Cahiers d'Orient et d'Occident* : Saeb Eigner, *L'art du Moyen-Orient*, 2010.

AU SOMMAIRE DE CE NUMÉRO

Documents d'Occident

- Marie-Madeleine Davy, « L'au-delà de l'Occident », 1958.
- Jean Moncelon, « le don du matin », 2011.
- Entretien du Docteur Jean Tauler avec un mendiant.
- Jacob Bœhme, chapitre premier de *La Triple vie de l'homme*.
- « Le séjour de Saint-Martin à Strasbourg (1788-1791) » (suite), par A. Matter, Paris, 1862.
- Armel Guerne, « Dédicace au lecteur », in Hölderlin, *Hymnes, Élégies et autres poèmes*, Mercure de France, 1950.

Documents d'Orient

- M. J. de Goeje, « Hây ben Yaqzân », *Journal asiatique*, 1869.
- « Les animaux » (suite), par Garcin de Tassy, extrait de l'ouvrage arabe intitulé : *Cadeau des frères de la Pureté (Tuhfat ikwân issafâ)*.

Libres destinations

- Jean Escarra, « Lettre de Darjeeling », *La Montagne*, janvier 1934.

Publications

Sommaire des numéros 25 à 30

Ces Cahiers sont une publication en ligne du site *D'Orient et d'Occident*

<http://edition.moncelon.fr/index.htm>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2011